

Création attendue de la *Cantate "1209"* de Vladimir Cosma

Par Lionel Pons
Marseille, 10 Juin 2009

La ville de Béziers avait fait le choix de commémorer cette année le 800^{ème} anniversaire du sac de Béziers, le 22 Juillet 1209 par les troupes papales¹, à travers une série ambitieuse de manifestations. Comme l'exaltent le roman du Duc de Lévis-Mirepoix et l'ouvrage lyrique de Marcel Landowski² « Montségur brûle toujours », et la mémoire collective n'a jamais enfoui dans ses replis secrets le massacre perpétré et le glaçant « Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens » lancé par le légat du Pape, Arnaud Amaury. Pour cette commémoration, plusieurs soirées ont été organisées, témoins d'une activité et d'une ambition culturelle que beaucoup de grandes villes devraient envier à la cité biteroise.

Jean Henric, président de la Fédération Françaises des *Pueri Cantores*, chef de chœur et d'orchestre, a eu l'idée de commander une œuvre en création à un compositeur vivant. Vladimir Cosma a accepté de relever le défi, et l'ouvrage a été créée le samedi 6 Juin, en l'Église Sainte Madeleine, par les forces conjointes des Petits Chanteurs de la Trinité, de la soprano Ulrike Van Cotthem, du comédien Dominique Lautre et de l'ensemble orchestral Bætera, tous placés sous la baguette du compositeur.

Le livret est dû au jeune musicien et réalisateur Marc Henric. Ce n'est pas un mince mérite que d'avoir non seulement évité ici tous les écueils du simple « livret de circonstances », mais encore d'avoir fait véritablement œuvre de poète. Le destin individuel rejoint le tourbillon de l'histoire, à travers la figure d'une mère et celle de son fils, victime du massacre. Le thème de l'enfance, creuset mystérieux dans lequel se trouvent inscrits tous les possibles, pureté indicible, presque inquiétante dans son exigence d'essentiel, a déjà inspiré Marc Henric dans plusieurs de ses précédentes réalisations, et c'est avec une poésie très personnelle qu'il introduit les personnages de la jeune femme (soprano solo) et ce fils, qui restera pour l'éternité un enfant de douze ans. Le texte ne se répand pas en descriptions, il suggère, il va droit au cœur en quelques phrases dont certaines, récurrentes, constituent le fil conducteur de l'ensemble. En choisissant d'axer le récit sur des figures intemporelles plutôt que sur d'exclusives notes historiques (encore que celles-ci ne soient pas absentes), il atteint l'universel sans tomber dans l'emphase. C'est une qualité rare, qui signe la sensibilité d'un véritable artiste, la maturité vraie qui n'altère pas la sincérité.

Sur ce livret idéal, Vladimir Cosma a composé une musique puissante, tour à tour dramatique, mélancolique, truculente ou déchirante, mais jamais indifférente. Le don mélodique du musicien force l'admiration : il demeure son geste premier, le vecteur privilégié par lequel il touche l'auditeur au cœur. Deux thèmes principaux émergent : « Loin de nos rêves, le temps nous est compté », dont la couleur mineure évolue vers un doux éclaircissement à la fois résigné et plein d'espoir, et « Ô ! Doux visage, visage d'enfant ! ». Le premier épouse souplement la progression d'une marche d'harmonie, comme une série de vagues successives. Cosma évite soigneusement l'excès de pathos, il sait, avec cet instinct qui jamais ne le trahit, que le non-dit a toujours plus de poids que ce qui est affirmé. Combien auraient, contrairement à lui, choisi de faire débiter l'œuvre dans un fracas solennel ! Le second thème porte haut l'empreinte d'un style reconnaissable entre

¹ Le 22 Juillet 1209, l'armée de croisés chargée d'éradiquer l'hérésie cathare pénètre dans la ville après un siège infructueux et met à mort une partie de la population, laquelle avait refusé de livrer les cathares réfugiés dans la cité contre sa propre liberté.

² Le roman *Montségur* d'Antoine de Lévis-Mirepoix (1884-1981), paru en 1924, a fait l'objet d'une adaptation lyrique par Marcel Landowski (1915-1999) en 1985.

tous. Sinueuse, épousant le mouvement d'une berceuse d'abord calme, puis tragique lorsque l'absence définitive de l'enfant vient sceller, de quelle triste façon, le vœu de la mère, la mélodie maintient la soliste dans le médium grave et dans un mouvement disjoint qui rayonne de tendresse comme le regard de la femme, qui va de son enfant aux figures d'anges de la cathédrale. Marc Henric a fait de ce dernier une figure rédemptrice qui ne délivre d'autre message que sa présence puis son absence, et Vladimir Cosma a versé dans ce thème (qui fonde le numéro 7 de la cantate) le meilleur de son génie. Mention doit être faite du numéro 2, *Caritats*, véritable carillon de joie dans la lignée du *Voulez-vous manger des cesses ?* de la *Jeanne au Bûcher* de Paul Claudel et Arthur Honegger. La joie y est sans mélange, le mouvement irrésistible et d'autant plus inquiétant que nous savons qu'il est le prélude à un déchaînement de barbarie. Le chœur de la Croisade traduit bien la résolution de la foule et l'inconscience du cœur humain. La scène du massacre, qui oppose la soliste au chœur, est remarquable de sobriété et d'efficacité. Tour à tour bourreau et victime, ce dernier scande une progression régulière, pendant que la mère crie son incompréhension et que l'orchestre dit ce que les mots ne peuvent rendre. L'émotion croît encore dans le dernier numéro : de victime, l'enfant sacrifié devient possible rédemption. Les deux thèmes principaux se fondent en une prière fervente, confiante à défaut d'être apaisée.

Le talent de Cosma dans le maniement des masses chorales ne laisse pas de doute. L'écriture est fluide, laissant la ligne de chant s'épanouir, alternant les sections contrapunctiques et les dispositifs plus homophoniques, admirablement prosodiée. L'orchestre est un écrin mouvant, constamment équilibré, d'une texture à la fois dense et aérée, efficace sans sacrifier au simplisme, raffiné sans afféterie.

Il faut dire que les interprètes ont été à la hauteur de l'œuvre. Ulrike Van Cotthem campe une mère particulièrement émouvante. Le timbre est chaleureux, homogène, puissant dans l'aigu et chaleureux dans le grave. Véritablement actrice du drame, la jeune soprano le vit intensément sans le jouer, en évitant tout artifice (elle proposait, dans la première partie du concert, une interprétation très habitée, toute en intériorité, de la *Bachianas Brasileiras n°5* d'Heitor Villa-Lobos, sous la direction de Jean Henric). Les Petits Chanteurs de la Trinité ont montré une présence, une implication et un professionnalisme dont bien des chœurs de métier devraient s'inspirer. La qualité et la précision de certaines attaques (celles des sopranes lorsqu'elle reprennent le thème de la mère dans le cinquième mouvement) ou l'homogénéité du jeune pupitre de ténors sont autant de marques du sérieux du travail accompli. Mention spéciale au jeune Simon Peretti qui assume le rôle délicat de l'enfant et entonne, entièrement *a capella*, la chanson de Raimon de Mireval avec un sérieux et une qualité d'émotion qui ont, en toute justice, suspendu l'assistance. La phalange orchestrale a fait preuve d'un bel élan, anticipant et soutenant toutes les intentions du compositeur.

L'accueil enthousiaste du public a montré que la ville de Béziers avait eu raison de miser sur la musique pour cette soirée, et que la musique de Vladimir Cosma possède ce don de parler directement à l'âme. À quoi bon relancer ici le débat usé sur la « modernité du langage » ? Il n'est d'œuvre vraie que celle qui s'inscrit dans un temps qui la dépasse, celle qui a le pouvoir, par l'émotion, d'éveiller tout un chacun aux autres et à soi-même, celle qui institue un peu d'humanité en cet être complexe qu'est l'homme. Cosma est un musicien, un vrai, et ceux qui invoquent sa prétendue facilité n'ont simplement pas assez de cœur pour entendre les multiples implications que son art est à même d'éveiller. Le public ne s'y trompe pas, lui qui sait si vite oublier les vedettes d'un jour et retenir les seules musiques qui lui semblent devoir l'être.

Remercions donc, en toute sincérité, le compositeur, ses interprètes et Jean Henric, modestement présent dans le public, qui a porté un projet dont on espère qu'il ne restera pas circonscrit à la cité biteroise, mais sera repris autant qu'il le mérite.